PRÉFACE

Si j'étais un savant, ou seulement un érudit, quelle belle occasion j'aurais dans cette Préface d'étaler ma science et même celle d'autrui! A propos du *Renard*, je ferais une profonde dissertation dans laquelle, remontant le cours des siècles jusqu'à nos origines indo-germaniques, j'irais chercher les premiers vestiges de cette épopée des bêtes dans les plateaux boisés de l'Asie centrale, et plus tard dans les forêts de la Germanie, où nos libres aïeux vivaient presque en communauté familière avec les ours, les loups et les renards, ces grands seigneurs de la solitude dans nos zones tempérées. Je montrerais que ces légendes primitives, empreintes de naïveté et de grandeur, se sont perdues pour nous dans leur rudesse native, faute d'avoir trouvé un Homère ou d'avoir été fixées par l'écriture. Plus tard, quand le monde germanique eut pris son assiette, lorsque les tribus sorties des forêts se furent partagé les champs, et que les villages se groupèrent à l'ombre des châteaux ou des couvents, l'oubli les avait presque effacées de la mémoire des hommes. Quelques fragments surnagèrent; ils furent recueillis, traduits en latin et écrits sur parchemin par quelque moine saxon, qui se plut surtout à y voir et à en faire une satire déguisée de la vie humaine et du monde féodal. Sans dire un mot des frères Grimm, de Gervinus et de Vilmar, à qui j'emprunterais ces notions, je décrirais les premières apparitions de ces légendes dans la littérature du moyen âge : ici, dans la Flandre méridionale, à la fin du XIe siècle, sous la plume de maître Nivardus, avec le titre d'*Isengrimus;* là, cinquante ans après,

également en latin, mais cette fois-ci sous le nom de *Reinardus*, dans la Flandre du Nord, sous la dictée d'un moine inconnu, probablement bénédictin, à en juger par les allusions malignes qu'il y mêle contre les moines de Cîteaux et leur fondateur saint Bernard. Je revendiquerais pour la France la priorité des rédactions en langue vulgaire; les textes ont péri, il est vrai, mais il a dû en exister à pareille époque; car il s'est passé pour cette épopée animalesque le même phénomène littéraire que pour les grandes épopées carlovingiennes : c'est par la France, et grâce aux poëtes français, que l'Allemagne a connu et recouvré ces légendes d'origine germanique. Ici, ce n'est pas une conjecture, c'est une certitude; car, si le texte français du *Renard*, au XIIe siècle, a disparu, nous en possédons les traductions allemandes, d'abord celle de Henri de Glichesœre, vers 1150; puis, cinquante ans plus tard, celle d'un inconnu, qui rimèrent en allemand les versions françaises sous le nom désormais consacré de *Reinhard Fuchs*. A la fin du XIIe siècle, dans le XIIIe et le XIVe se succèdent plusieurs manuscrits français, que, cette fois, nous possédons. Ce sont les plus riches. Ils embrassent vingt-sept *branches* ou récits : Villem de Matoc, en 1250, en fait une version hollandaise. Dans cette forme, la légende retourna une seconde fois en Allemagne pour être retraduite et divisée en livres par Nicolas Baumann, de Lubeck, qui l'écrit en bas allemand. Cette édition parut à Osnabruck en 1498, sous le titre de *Reineke Vos*, qui éclipse désormais le vieux nom haut allemand de *Reinhard;* il ne se retrouve même plus que dans le français qui l'a gardé (car le sagace lecteur aura sans doute remarqué que notre mot de *Renard* n'a pas d'autre étymologie). Cette version eut une grande faveur, elle se réimprima souvent, et même, honneur insigne au XVIe siècle, elle fut retraduite en latin. Pleine d'allusions, et d'une allure toute populaire, son succès, qui se comprend, s'est conservé jusqu'à nos jours. On en a fait plusieurs traductions en haut allemand, en allemand classique. La plus connue est celle de Gottsched, qui était peu doué pour ce genre de travail. Enfin, Gœthe vint, et quoique sa version, comme le fait remarquer Grimm, manque un peu de cette familiarité et de cette simplicité épique qui peuvent seules donner une idée complète de la légende primitive, elle est la dernière, et elle restera.

Voilà ce que je dirais, beaucoup mieux et plus au long, avec force citations et commentaires, si j'étais un savant; je dirais même bien d'autres choses encore. Mais, heureusement pour le public, et malheureusement pour moi, je ne suis qu'un simple traducteur. Ma tâche est

plus facile et mon horizon plus borné. J'ai tout au plus à dire quelques mots du *Reineke Fuchs* de Gœthe, et à rappeler pourquoi et dans quelles circonstances ce grand génie en vint à reprendre ce thème des vieux âges, et à lui redonner une nouvelle popularité en le revêtant d'une forme plus savante et désormais impérissable.

C'est à la fin de 1792, comme il le raconte lui-même dans son livre de la *Campagne de France*, que *Reineke* lui tomba sous la main; peu s'en faut que le grand païen n'y vît une attention particulière de la Providence (*eine besondere Fügung*) pour le tirer de la consternation où l'avait jeté le spectacle de la Révolution française. Nous qui vivons encore de 89 et en 89; nous dont la société tout entière et les constitutions politiques, même celle d'aujourd'hui, reposent sur les principes si chèrement achetés de cette glorieuse époque; nous dont le berceau, comme celui de Moïse, a été porté par les eaux de ce fleuve immense; nous dont la jeunesse a joué librement dans ses vagues, et qui, à cette heure, dormons dans un de ses remous, avant d'être repris, demain peut-être, par les flots impétueux de son courant irrésistible, nous avons peine à comprendre le trouble et l'aversion d'un si grand esprit devant cet avénement de l'idée moderne. Mais il faut se reporter à cette époque, aux déceptions amères qui suivirent les jours d'enthousiasme, aux nuages sanglants qui obscurcirent cette aurore. Il faut surtout se reporter à la situation d'esprit où se trouvait Gœthe alors. Il sortait d'Italie, où il s'était retrempé dans la solitude, l'indépendance et la libre jouissance des deux choses qu'il aimait peut-être par-dessus tout : la lumière et l'étude de l'antiquité. A peine revenu en Allemagne, plein d'idées sereines et de projets littéraires, il trouve tout changé autour de lui; la face de la terre est renouvelée, le monde hors de ses gonds, comme il le dit lui-même. Parmi les poëtes et les artistes qui ont traversé les douze dernières années de ce siècle, il en est plus d'un qui comprendra le trouble et la colère qu'apporte dans ces âmes, éprises de paix et d'idéal, l'envahissement brutal du fait, du bruit et des commotions politiques.

Forcé de suivre le duc de Weimar dans la croisade des princes allemands contre la France, Gœthe, dans cette vie de camp et de cour ambulante, ne pouvait guère se livrer à ses créations ni même à ses études favorites; il fut donc heureux de trouver dans la lecture du *Renard*, puis dans le remaniement auquel il le soumit, une distraction forcée qui occupât son esprit et lui entretînt, pour ainsi dire, la main. Car, il ne

faut pas l'oublier, l'artiste était chez lui à la hauteur du poëte, si même il ne le dépassait; et, quand l'un ne pouvait se livrer aux joies de la création, il voulait que l'autre utilisât pour son art ces entr'actes obligés qui se rencontrent dans la vie de l'homme le plus indépendant et le plus laborieux. Il se mit donc aussitôt à l'œuvre dans l'hiver de 93, au milieu des travaux de reconstruction et d'ameublement de sa maison de Weimar, qu'il devait quitter encore au printemps pour assister au siége et à la reddition de Mayence, enchanté, à ce qu'il raconte, d'avoir une si belle occasion d'écrire quelques milliers d'hexamètres et de s'exercer dans la pratique de ce rhythme dont les règles n'étaient pas encore bien nettement établies en allemand. Klopstock et Voss l'avaient déjà employé, mais avec un grand laisser aller et une prosodie trop complaisante. Gœthe a-t-il été plus habile que ses devanciers? Sans doute; mais lui-même semble confesser que la quantité de ses vers n'est pas toujours à l'abri de tout reproche. Pour moi, je l'avoue, j'ai grand'peine à distinguer un bon hexamètre allemand d'un mauvais; il m'a paru qu'il y entrait toujours beaucoup de bonne volonté et de fantaisie; c'est un rhythme étranger à nos langues modernes, qui se sent de la conquête, une conquête un peu violente, comme d'ordinaire. Mais ce n'est pas notre affaire, à nous autres Français, de juger ces choses-là.

Quant à la traduction, je l'ai faite pour mon ami J. Hetzel, qui désirait populariser en France cette œuvre si populaire en Allemagne, en la publiant avec les très-curieux dessins du célèbre Kaulbach. Ce désir était si légitime de la part de l'éditeur des *Animaux peints par eux-mêmes*, le seul livre qui, depuis La Fontaine, ait fait parler les Bêtes avec esprit, que j'aurais eu mauvaise grâce à m'y refuser. Les nombreux lecteurs de l'œuvre la plus réputée de Grandville et de Stahl me sauront gré, je l'espère, d'avoir contribué, pour ma part, à leur rendre possible la comparaison entre les dessins de l'artiste allemand et ceux de l'artiste français. J'ai donc traduit. Mais la tâche n'était pas facile. Dépouillée du rhythme épique qui donne à lui seul du piquant à la *Batrachomyomachie*, la pensée court grand risque d'être tantôt enflée, tantôt vulgaire. Ai-je évité ces deux écueils? Pas toujours, sans doute. Que la faute n'en remonte jamais au grand poëte allemand, mais reste à la charge de son humble et insuffisant traducteur!

E. G.